

Dans la cuisine, Jörgen Hofmeester découpe du thon pour la fête. De la main gauche, il tient le poisson cru. Il manipule le couteau comme il l'a appris lors de son cours "Préparer soi-même ses sushis et ses sashimis", qu'il a suivi il y a cinq ans avec sa femme. Pas trop appuyer, voilà le secret.

La porte de la cuisine est entrebâillée. Comme l'espérait Tirza, il fait chaud. Depuis plusieurs jours, elle suit attentivement les bulletins météo, comme si la réussite de sa fête dépendait du temps.

Les invités pourront bientôt prendre possession du jardin. Des plantes seront piétinées. Des jeunes choisiront de s'asseoir sur les quelques marches en bois qui mènent au salon, d'autres se vautreront dans les quatre chaises de jardin que Hofmeester a achetées quand ils sont venus habiter ici. Et d'autres encore iront jusqu'à la petite remise où Hofmeester a déjà souvent trouvé après des fêtes, par le passé, des bouteilles de bière vides, des verres de vin à moitié pleins à côté de la tondeuse à gazon, des bouteilles aux noms exotiques autour de la tronçonneuse dont il se sert quand il fait beau, au printemps et à l'automne, pour tailler le pommier. Un sachet de chips que les gens ont oublié d'ouvrir et qu'il a vidé machinalement de son contenu, un matin.

Tirza a souvent donné des fêtes mais, ce soir, c'est différent. Comme une vie, une fête peut bien ou mal tourner. Sans que Tirza n'en ait rien dit, Hofmeester sent que cette soirée compte beaucoup. Tirza, sa fille cadette, la plus réussie. Extrêmement réussie, tant de l'intérieur que de l'extérieur.

Hofmeester a retroussé les manches de sa chemise. Pour la protéger des taches, il a mis un tablier, qu'il a un jour acheté

pour la fête des Mères. Malgré sa tenue, il a l'air viril. Cela fait six jours qu'il ne s'est pas rasé. Il n'en a pas eu le temps. A peine levé, il a été accaparé par des pensées qu'il n'avait jamais eues auparavant, pas à ce point : des projets, des souvenirs de ses filles quand elles venaient seulement de commencer à marcher à quatre pattes, des idées qui, tôt le matin, lui paraissaient brillantes. Bientôt, il ira vite se raser. Il veut paraître conforme à ce qu'on attend de lui et charmant. C'est l'idée que les invités se feront de lui : un homme qui n'a pas vécu pour rien.

Il circulera avec les sushis et les sashimis, soigneusement disposés sur un plateau acheté spécialement à cet effet dans la boutique japonaise. Il fera un bout de conversation ici ou là, il dira mine de rien : "Vous devriez essayer le sashimi au poulpe." Un parent qui s'efface, voilà ce qu'il sera. Le secret d'être parent : s'effacer. L'amour parental est un sacrifice qui s'effectue en silence. Tout amour est sacrifice. Il n'en laissera rien paraître. Il n'y a d'ailleurs rien à remarquer en ce qui le concerne. Certains le féliciteront de l'impressionnante série de notes de Tirza, certains des professeurs invités lui demanderont ce que Tirza a maintenant l'intention de faire, et il répondra, le plateau à la main : "D'abord elle va voyager un certain temps. En Namibie. En Afrique du Sud. Au Botswana. Puis elle va revenir pour faire ses études." Il sera un hôte parfait, un hôte qui a six paires d'yeux en même temps. Non seulement il veillera à nourrir les invités et à leur servir à boire, mais il sera très attentif aux solitaires et aux laissés-pour-compte. Ceux qui n'ont d'autre interlocuteur que leur propre verre ou un sushi seront divertis par Hofmeester. Il proposera sa compagnie aux timides parmi les invités. Et on dansera, on va aussi danser.

Hofmeester s'empare d'un seau rempli de riz tiède, il malaxe le riz et, pendant ce temps, il observe l'encadrement de la porte de la cuisine comme s'il n'avait jamais travaillé devant ce plan de travail. Il voit de la peinture qui s'écaille, un endroit terne sur le papier peint à côté du chambranle où a atterri un jour une chaussure que Tirza lui a lancée à la tête. Juste avant, elle l'avait traité de "connard". Ou après, il ne sait plus très bien. Heureusement que la fenêtre était restée intacte.

Il regarde le riz dans sa main. Un Japonais s'y prend toujours mieux. Le sushi de Hofmeester est informé. Il s'étonne de

l'abandon avec lequel il pétrit, de même qu'il s'étonne des folies de son passé. Le genre de folies qui ne fait pas trop de dégâts.

Il jette encore un regard à la peinture écaillée, qui lui rappelle sa propre peau. Il utilise une pommade, mais cela fait déjà plusieurs jours qu'il n'a pas eu l'occasion de s'en enduire le corps. Toujours le riz dans la main, il se met à envisager de vendre cette maison, sa maison. D'abord il ne prend pas cette pensée au sérieux, il y réfléchit comme à une idée qui ne va pas se matérialiser. Se faire congeler après la mort et se réveiller cent ans plus tard, par exemple. Mais peu à peu sa conviction se confirme. Le moment est venu. Combien de temps doit-il encore attendre, et dans quel but ?

Autrefois, il rejetait aussitôt de tels projets. Sa maison était sa fierté. Et le pommier qu'il avait lui-même planté, son troisième enfant. L'idée de se défaire de la maison et du pommier quand il se sentait débordé par la situation l'avait certes déjà effleuré, mais il n'en était pas question. C'était impossible, contre nature. Où serait-il allé avec sa famille ? Le pommier ne pouvait plus être déterré. Il était rivé à cette maison, il était rivé à tout. Et quand des amis et des connaissances médisaient de Hofmeester, ce qui arrivait de temps en temps, il y en avait cependant toujours un pour dire : "Mais Jörgen vit dans un beau quartier."

Dans un beau quartier. C'était indispensable pour Hofmeester. Des ambitions devaient d'une façon ou d'une autre se concrétiser. La plupart du temps, le tout aboutissait à une adresse. Un certain fanatisme s'emparait de lui quand il mentionnait le nom de sa rue. Comme si son identité, tout ce qu'il était et ce qu'il représentait, se résumait à un nom de rue, le numéro de sa maison et son code postal. Plus encore que le nom de Hofmeester, plus encore que sa profession ou le titre de docteur qu'il plaçait parfois devant son nom sans trahir la vérité, son code postal révélait qui il était et qui il voulait être.

Il n'a plus besoin d'habiter un beau quartier. En prenant conscience que ce n'est plus nécessaire, il se sent, tandis qu'il drapé le riz d'une lamelle de thon, libéré.

Il est trop vieux pour être renvoyé, s'est-il entendu dire. Et quand on est trop vieux pour être renvoyé, on est aussi trop vieux pour vivre dans un beau quartier. Quand une maison

de santé est à peine à une dizaine d'années de distance, on n'en est plus là. Il connaît des personnes de son âge qui sont déjà séniles. Elles ont consommé beaucoup d'alcool, c'est certain.

Partir de cette maison, partir de ce quartier, partir de cette ville, c'est tout ce qui lui vient à l'esprit quand il examine le contenu du mot "solution". Certaines personnes se réveillent le matin en se disant : Il doit y avoir une solution pour cette situation, cela ne peut plus durer. Hofmeester fait partie de ces gens-là.

Les enfants ont quitté la maison ou sont sur le point de partir, son travail s'est évaporé pour ne devenir qu'une mince activité qui n'a plus rien à voir avec des questions de productivité, mais n'est qu'attente. Il pourrait se rendre à l'Est. Autrefois, quand il faisait des études d'allemand et professait des opinions sur les poètes expressionnistes comme s'il les avait personnellement connus, il avait envisagé de vivre à Berlin et d'écrire le grand livre sur la poésie expressionniste. Il pourrait s'y mettre maintenant. Il n'est jamais trop tard pour un tel livre.

Il regretterait son code postal, l'impression que produit son adresse sur certaines personnes. La suggestion de réussite qui y est attachée. L'odeur du succès. Maintenant que sa fille cadette va partir en Afrique, il doit lui aussi se détacher de son code postal. Il n'a plus besoin de participer à des réunions de parents d'élèves, de serrer la main d'un professeur. A qui devra-t-il encore en imposer ?

Il doit reconnaître que seul le sentimentalisme et la peur du changement le retiennent encore en ce lieu. Comme Hofmeester en est arrivé à un point de sa vie où il a surtout besoin d'argent comptant et d'une issue de secours, d'une échappatoire, il décide de ne plus trop se préoccuper de sentimentalisme et de peur.

Il découpe le thon furieusement. Voilà comment s'y prend le maître des sushis, tac, tac, tac. Le poisson doit accueillir le couteau comme un ami. Il met un morceau de thon dans sa bouche. Sur une soucoupe, les crevettes attendent leur riz.

Ce matin, il a pris la voiture pour aller faire des courses à Diemen, chez un grossiste pour les restaurateurs. Hofmeester aime sentir sur sa langue le thon cru. Frais. C'est l'intérêt du sashimi.